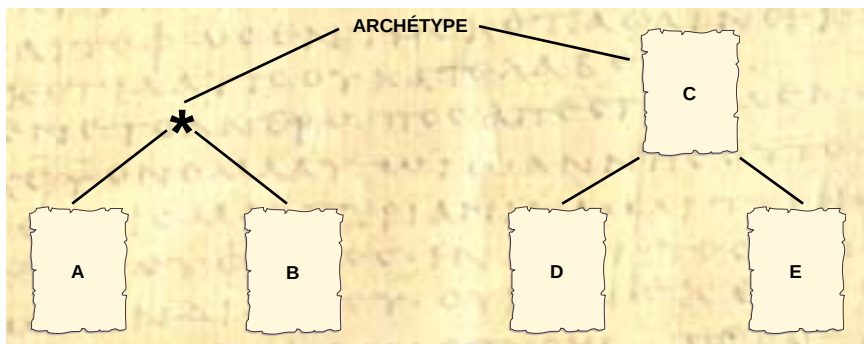




2. PLUSIEURS MANUSCRITS d'un même texte peuvent comporter des fautes. Imaginons que l'on dispose de cinq manuscrits nommés A, B, C, D et E et que l'analyse révèle les correspondances suivantes : A et B ont en commun des fautes qui ne sont ni dans C, D ou E ; A possède des fautes qui ne sont pas dans B (ni dans C, D, E) ; B a des fautes qui ne sont pas dans A (ni dans C, D, E) ; C, D et E ont en commun des fautes qui ne sont ni dans A ni dans B ; toutes les fautes de C se retrouvent dans D et dans E ; D a des fautes qui ne sont ni dans C ni dans E ; E a des fautes qui ne sont ni dans C ni dans D. Grâce à l'analyse de ces fautes, on reconstruit la parenté des manuscrits, une sorte d'arbre généalogique dénommé *stemma*.

d'utilisation commune, on a alors substitué un exemplaire ancien, qui avait plus de chance d'être indemne des fautes commises postérieurement : donner à la composition un manuscrit du IX^e ou du X^e siècle au lieu d'un manuscrit d'époque humaniste, c'est écarter les fautes commises au long d'un demi-millénaire. Mais il restait encore 1 500 ans entre le manuscrit ancien et la rédaction de l'ouvrage.

Du bon usage des fautes

Comment réduire cet écart en reconnaissant et en corrigeant les fautes qui se sont produites au cours de cette longue période ? Tel est le problème

auquel les éditeurs de textes ont cherché à répondre, depuis le début du XVII^e siècle et pendant 200 ans. Progressivement, ils ont mis au point une méthode, systématisée par l'érudit allemand Karl Lachmann (1793-1851), un peu comme Euclide avait, en son temps, rassemblé et ordonné les découvertes des géomètres qui l'avaient précédé.

De cette méthode, on exposera ici la partie qui concerne l'usage à faire des fautes elles-mêmes. Non pas simplement pour chercher à les corriger, mais, en les utilisant comme les barreaux d'une échelle, pour parvenir jusqu'à l'exemplaire, plus ou moins lointain, où elles se sont produites et à partir duquel elles se sont propagées dans ses copies directes et indirectes. Remontant ainsi de proche en proche, en utilisant les fautes communes à plusieurs copies comme des marqueurs, on reconstitue la généalogie ascendante des exemplaires manuscrits d'un texte, jusqu'à l'ancêtre le plus ancien que l'on puisse atteindre.

À cet ancêtre, le plus souvent séparé de l'original par un nombre indéterminé d'exemplaires perdus descendant directement les uns des autres, on a donné le nom d'archétype. Les spécialistes ont dénommé *stemma* (« arbre généalogique », sens pris en latin par ce mot d'origine grecque) la structure arborescente qui schématise les relations de l'archétype avec ses diverses copies, considérées comme autant de descendants plus ou moins lointains. Deux sortes de fautes sont discernables : les fautes nouvelles, qui se produisent inévitablement à chaque copie, et les fautes héritées, qui attestent parenté et descendance. Ainsi, la copie est assimilable à un processus

de parthénogenèse, avec des mutations, plutôt qu'à un clonage (voir la figure 2).

Lorsque l'archétype déterminé par la méthode des fautes communes est conservé, ce qui arrive parfois, la tâche de l'éditeur est simplifiée. Débarrassé des fautes qui se sont produites au cours de la copie des descendants de cet archétype, il se trouve en face d'un manuscrit unique, nécessairement le plus ancien de tous ceux dont il dispose puisque tous les autres exemplaires descendent de lui.

Le plus souvent, l'archétype n'est pas conservé, et il faut en reconstituer le texte en se fondant sur les relations de ses descendants. Cette tâche délicate fournit à l'éditeur l'équivalent d'un archétype conservé. Toutefois, la reconstitution garde toujours un caractère virtuel et intemporel, à la différence de l'archétype conservé.

De l'archétype à l'original

Que l'archétype soit conservé ou reconstitué, il reste à remonter du texte de l'archétype à celui de l'original lui-même. Diverses règles, qui font partie de la méthode de Lachmann, aident l'éditeur dans ses choix critiques. Ajoutons-y une bonne pratique de la langue ancienne, une excellente connaissance de l'auteur, de son œuvre et de son temps ; et, couronnant le tout, du flair pour les uns, du génie pour les autres.

Telle était la situation vers le milieu du XIX^e siècle. Depuis lors, les données du problème se sont enrichies. Les fouilles archéologiques ont fait resurgir des sables de l'égypte, hellénisée depuis la conquête d'Alexandre le Grand (333 avant notre ère), des restes de livres grecs transcrits sur papyrus, les plus récents quelquefois sur parchemin. Ces découvertes ont ainsi restitué des ouvrages perdus d'auteurs dont une partie de l'œuvre nous était parvenue par la tradition médiévale. Elles ont fait renaître, de façon spectaculaire, des auteurs pratiquement inconnus, comme Ménandre (342-291 avant notre ère), dont on a retrouvé plusieurs comédies. Moins appréciées sur le moment, d'autres trouvailles portaient sur des œuvres déjà bien connues et imprimées de longue date. Parmi les plus anciens de ces livres antiques, ceux des dialogues de Platon, postérieurs de 80 ou 100 ans à la mort du philosophe, ont révélé que le texte des manuscrits byzantins les plus anciens, copiés environ 12 siècles plus tard,

ÉCRITURE À DEUX LIGNES		ÉCRITURE À QUATRE LIGNES
{ ΘΥΕΙΝ	«sacrifier»	θυειν
{ ΟΥΥΙΝ	«étant»	ουυιν
{ ΑΘΛΟΝ	«récompense»	αθλον
{ ΔΟΛΟΝ	«ruse»	δολον
{ ΕΡΓΟΝ	«travail»	εργον
{ ΘΡΟΝΟΝ	«feuille de figuier»	θρονον

3. L'ÉCRITURE MAJUSCULES À DEUX LIGNES entraîne des confusions de lettres : les lettres issues d'une même forme de base, circulaire, triangulaire ou carrée peuvent se confondre. En revanche, dans l'écriture minuscules à quatre lignes, le développement des lettres et de leurs appendices vers le haut (θ, δ) ou vers le bas (γ) évite des confusions fréquentes dans l'écriture majuscule.

devait être plus corrompu ou avait été davantage retouché qu'on ne le pensait jusqu'alors.

La notion d'archétype s'en trouva quelque peu contestée : ne valait-il pas mieux, plutôt que de se fier à une reconstitution plus ou moins mécanique fondée sur la présence ou l'absence de fautes (méthode binaire aboutissant souvent à des *stemmas* à deux branches), faire confiance à l'éditeur et lui laisser le soin de choisir, pour chaque passage contesté, le texte qui lui paraîtrait le plus probable ? Cette méthode éclectique, qui est en fait la négation de toute méthode objective, a eu de chauds partisans entre les deux guerres mondiales, et elle en a encore, notamment en Grande-Bretagne.

Les découvertes faites en Égypte, déjà précédées par le dégagement d'une bibliothèque philosophique à Herculaneum, au milieu du XVIII^e siècle, nous ont fait connaître le livre antique dans sa réalité concrète : des rouleaux faits de papyrus, comme au temps des Pharaons, de capacité à peu près uniforme, sur la face interne desquels le texte grec est disposé en colonnes plus ou moins étroites, perpendiculaires à la longueur du rouleau (voir la figure 5). L'écriture, en lettres capitales non liées, ne comporte pas de séparation entre les mots ni de signes diacritiques (esprits, accents).

Les œuvres longues sont divisées en plusieurs livres, dont chacun correspond au contenu d'un rouleau. Les œuvres courtes sont rassemblées de façon à occuper un rouleau entier. Le contenu moyen d'un rouleau est de 2 000 lignes environ, avec comme extrêmes 1 300 et 2 500 lignes (la ligne, unité de copie, correspond à un vers homérique, soit six fois une syllabe longue suivie d'une autre syllabe longue ou de deux syllabes brèves, ou à une ligne de prose du même nombre de syllabes, soit de 15 à 16). Pour assurer le bon ordre de lecture des rouleaux d'une même œuvre, la fin de chaque livre, à l'exception du dernier, est accompagnée des premiers mots du livre suivant.

La révolution du livre et de l'écriture

Au long des trois ou quatre premiers siècles de notre ère, une révolution s'étale dans la durée ; cette lenteur s'explique par le poids de la tradition dans le domaine du livre. Le rouleau de

papyrus, vieux de trois millénaires, fait place au livre à pages que nous connaissons encore aujourd'hui. C'est le remplacement du *volumen* («rouleau») par le *codex* («livre de bois»), allusion aux tablettes à écrire assemblées par groupes. En effet, l'emploi d'une nouvelle matière, le parchemin, obtenue par un traitement particulier d'une peau d'animal, a d'abord permis, par pliage, de créer des carnets de notes.

Par la suite, le procédé a été étendu au livre. Matière fine et souple, à la différence des tablettes, le parchemin ainsi

plié pouvait recevoir de l'écriture sur ses deux faces, alors que le rouleau de papyrus n'était utilisé que sur sa face interne. L'assemblage de plusieurs cahiers offrait au nouveau type de livre une capacité de cinq à dix fois supérieure à celle du rouleau ainsi qu'une plus grande facilité de consultation. Enfin la réunion des cahiers cousus entre eux permettait l'ajout d'une reliure protégeant le livre, mieux adaptée que la boîte à section cylindrique ou triangulaire où étaient conservés les rouleaux de papyrus.



4. CARNET DE TABLETTES DE BOIS enduites de cire. Pour relier le carnet, on passait une cordelette dans les quatre trous situés à droite des tablettes. Les deux trous de gauche servaient à la fermeture du carnet. La rainure oblique permettait le rangement des tablettes dans l'ordre adéquat. Connu dans l'Orient méditerranéen avant la fin du II^e millénaire, cet ancêtre du livre a été utilisé en Europe jusqu'au XVII^e siècle. Pour écrire, le scribe grattait la cire avec un stylet, ce qui laissait apparaître le bois sous-jacent (*cartouche*).